

Rodrigue Martias

Sur les traces
de mon passé



Chapitre 1

Ses yeux m'ont fusillé à notre première rencontre.

J'étais persuadé, d'avoir tout rencontré, le désir, le plaisir, l'amour et tout le reste, mais j'étais loin du compte ; comme dit le poète : « le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas ». Le mien vibrait encore.

Nos routes se sont croisées en cette fin de matinée sous une pluie battante ; je me sens désolé de l'avoir arrosée ; une flaque d'eau mal placée, une voiture qui roule et une fille qui passe ; un coup d'œil dans le rétro et je la vois trempée, trempée et révoltée avec le poing levé ; je lui fais signe d'une main que je suis désolé mais mes gestes de loin ne peuvent l'apaiser ; faut-il que je m'arrête afin de m'excuser ? Je poursuis mon chemin.

Cet incident passé, quelques jours après, par un après-midi, soleil resplendissant, allongé sur le sable, une plage de Capesterre, un nuage de poussière me fait cligner des yeux.

Secouer sa serviette en direction des gens avec ce vent naissant, comment être aussi bête pour agir de la sorte ; Je fais un bon, furieux et je vois ce visage, pour la deuxième fois ; soutenant mon regard, un petit sourire vengeur, elle me tourne le dos, puis m'ignore totalement ; elle regarde l'horizon.

Comment en rester là, quoi faire à ce moment ? je prends la décision d'affronter ma rivale ; quelques pas dans le sable et me voilà près d'elle :

« Désolé » je lui dis

« de vous avoir un peu, arrosé l'autre soir ; j'aurais dû m'arrêter, j'en conviens, je l'avoue mais vous voyant au loin avec le poing levé, je n'ai pas eu envie d'affronter votre furie ; puis je m'en suis voulu ; mais dites moi, aujourd'hui, est-ce le fait du hasard ou m'avez-vous suivi juste pour vous venger ? »

Elle m'avait regardé d'un air détaché ; elle avait dans les yeux quelque chose de profond comme ces femmes Djiboutiennes que j'avais côtoyées, lors de mes traversées ; quelque chose de lointain qu'on ne définit pas. En guise de réponse, elle se lève soudain et marche vers la mer. Je ne peux m'empêcher de regarder ce corps, une quarantaine certaine, des fesses bien rebondies, des jambes bien potelées mais pas trop cependant, une chevelure bouclée, jaunie par le soleil, ainsi qu'une peau brunie par ce même élément ; une métisse certainement ou une chabine pays, un mélange de mulâtre et de chabine pays. Je ne peux m'empêcher de la trouver jolie ; une douce chansonnette occupe mon esprit : « Belle demoiselle » ; mais là, c'est une dame, vraiment rien à envier à ces jeunes filles en chasse qui sillonnent nos plages en ondulant des fesses ; non, c'est une femme, qui semble, bien dans sa peau, qui nage maintenant avec aisance et grâce.

Et me voilà, assis près de son drap de bain. Je la vois revenir de sa démarche féline, les petites gouttelettes qui perlent sur sa peau la rendent pétillante ; oui, c'est ça, enivrante (attention mon garçon, cette femme, c'est de la braise, tu joues avec le feu m'alerte ma conscience).

Que vais-je pouvoir lui dire, à ce moment précis, sans pour autant tomber, dans la banalité ?

« Pour me faire pardonner, je vous offre un soda ou un sorbet coco ou ce que vous voulez, il y a un petit troquet, juste là, à côté. »

Si ça, ça ne s'appelle pas de la banalité, je ne m'y connais pas.

Puis, plantant son regard dans le mien, après avoir noué son petit paréo, un geste anodin mais plein de sensualité ; elle ramasse son sac, enfille ses nu-pieds et me dit :

« Après cet incident, je vous en ai voulu ; j'étais très énervée, mais ça n'a pas duré ; je ne suis pas rancunière ; Aujourd'hui, j'ai cédé à l'envie de vous faire cette petite blague ; histoire de m'amuser » ; et comme pour clore le chapitre, elle avait ajouté :

« Je veux bien prendre un verre, mais j'ai très peu de temps »

Je marche devant elle, me privant d'un spectacle que je devine sans mal ; cette belle silhouette moulée dans ce tissu, léger et coloré. Installés face à face sur cette petite terrasse devant un jus de goyave, nous faisons connaissance ; elle s'appelle Mélodie. Revenue au pays depuis huit mois à peine, elle est donc infirmière et visite ses malades de maison en maison ; toujours sur le terrain, elle accomplit sa tâche avec un grand bonheur car elle aime ce qu'elle fait.

« Mais je ne sais rien de toi à part cette tendance à arroser les filles et à prendre la fuite », dit-elle en souriant.

« Je m'appelle Rémy, je suis de Terre-de-bas ; à vrai dire, mes parents sont de Terre-de-bas ; je suis né à Basse-Terre ; j'ai vécu à Trois-Rivières ; La famille Silaré, ça te dit quelque chose ? »

Elle me fait signe que oui, le nom certainement.

« J'ai vécu au pays une dizaine d'années, et puis nous sommes partis, déracinement total, découvrir ce pays qu'on appelle Métropole ; j'ai habité Le Havre et son environnement pendant bien des années. j'y ai construit

ma vie et je suis de retour quarante années plus tard, retraite bien méritée »

« Je connais bien Le Havre ; ma sœur habite Saint-Jouin, du côté d'Etretat »

« J'ai vécu à Saint-Jouin voilà quelques années, comment s'appelle ta sœur ? je la connais peut-être ! »

« Elle s'appelle Catherine, son mari, c'est Jean-Jacques ; ils ont deux filles, des blondes »

« Comme le monde est petit ; je connais bien JJ, il est à la mairie, il travaillait jadis pour le port autonome ; c'est un jeune retraité, un grand rouquin barbu ; ma fille Mélanie et sa fille Léa étaient de bonnes copines ; je connais moins sa femme, j'ai du la voir une fois ; je me rappelle vaguement, c'est une grande brune, avec des grands yeux noirs et un joli sourire »

« C'est tout à fait ma sœur ; on aurait pu se croiser dans cette région normande, il m'arrivait souvent de leur rendre visite »

« une chose est certaine ; on ne s'est pas croisé, je m'en serais souvenu »

« Donc, plus d'activité ? totale détente en somme » avait-elle ajouté en déposant son verre.

« J'écris quelques articles, des textes pour des chansons ; la vie est une romance ; je retranscris les choses, je les embellis parfois ; notre rencontre, par exemple pourrait être le début d'une très belle histoire qui pourrait commencer comme cela :

« Ses yeux me fusillèrent à notre première rencontre »

« Oh, non, je t'en prie, de grâce, n'en parlons plus ; tu es donc écrivain, musicien, de surcroît ; Rémy Silaré, ton nom et ton prénom, te prédestinaient à cette activité », me fit-elle remarquer.

« Et un jour, le destin s'en mêle, ces cinq notes de musique découvrent une Mélodie », lui ai-je répondu.

Elle a un petit sourire, qui la rend encore plus belle.

« Et pour qui écris-tu ces textes de musique ? »

« Et bien, je fournis des textes à des artistes connus, ou pas connus, parfois ; ces textes mis en musique se transforment en chansons ; pour être plus concret : la chanson, “petite fleur des îles”, que chante Sidoni Matouba, qu’on entend tous les jours sur les ondes, les paroles sont de moi ».

« Non, tu me fais marcher, j’adore cette chanson ; la mélodie est belle, les paroles sont sympa ».

« Merci ça fait plaisir, heureux que ça te plaise »

On s’était tutoyé, deux amis de toujours assis dans un troquet ; elle regardait sa montre.

Je ne voulais pas qu’elle parte, il fallait que je tente à tout prix quelque chose.

« Je t’invite à dîner, ça te dit ? » lui dis-je tout d’un coup.

« Désolée, pas ce soir, je t’avais prévenu, que j’avais très peu de temps, demain soir si tu veux ».

Je suis un peu déçu ; qu’à moitié cependant ; la nuit passe très vite, demain, je la revois. Elle me tend sa main droite ; envie de l’embrasser, j’ai du me contrôler ; pourquoi une poignée de mains, après s’être senti aussi proche l’un de l’autre ; de mon point de vue du moins ; mais ça ne changeait rien, cette femme me plaisait. Qu’elle âge avait-elle donc ?

« Comment faisons nous demain ? » me dit-elle soudain,

« Tu passes me chercher, j’habite au 69 de la rue des étangs, ici à capesterre, c’est celle qui longe la mer, tu verras, c’est facile ; je te dis à demain, faut que j’y aille, je suis pressée ».

Puis elle me remercie en désignant le verre ; je la vois s’éloigner à travers la pénombre ; la nuit tombe déjà, à peine dix huit heure trente ; et soudain, le cœur gai et une envie naissante, je m’approche du bar.

« Un coco », s'il vous plait ;
« Un punch coco ? Monsieur »
« Oui, oui, excusez moi ».

Et, regardant la mer qu'on ne distingue plus, je savoure lentement le moelleux du coco en me repassant le film de l'après-midi. Une douce chanson s'installe au creux de ma mémoire et tout naturellement, je me mets à chanter :

« coquillages et crustacés, sur la plage abandonnée ».

Une fois mon verre vidé, je reprends le chemin, direction Trois-rivières et pour comble des choses, on diffuse sur les ondes une chanson qui dit :

« laissons la plage romantique, ce soir, j'ai envie de t'aimer ».

Comment me libérer de cette douce emprise, cette femme, en peu de temps m'avait ensorcelé.

Chapitre 2

La nuit fut douce et calme, ai-je rêvé, je ne sais pas. Réveillé en sursaut par le coq du voisin ; je ne sais pas pourquoi, une idée du matin ; pourquoi donc à l'armée, former des musiciens ; pourquoi ne pas remplacer les clairons par des coqs ? le coq étant déjà l'emblème de la France. C'était juste une idée, vague idée du matin, on ne la retient pas.

Six heures du matin, pas de footing aujourd'hui, travail de réflexion, une commande est en cours, un texte pour « le marquis », nom de scène, bien sûr ; rencontré dernièrement, lors d'une réception ; sa musique est sympa, bien chaloupée, j'aime ça ; pas tout à fait du zouk, un petit clin d'œil biguine mélangé au zouk love, ça donne un condensé, quelque chose de sympa ; il m'avait précisé :

« Ecris moi une histoire, une belle histoire d'amour, quelque chose de nouveau qui accroche, qui entraîne, et qui fait chalouper ; et puis débrouille toi, t'es grand », avait-il dit en finissant son verre, qui n'était pas le premier.

Pouvais-je pour cette chanson raconter mon histoire ; je n'en savais trop rien, j'avais l'esprit brouillé. Un verre de lait de coco, un bon chocolat chaud, deux tartines tapissées, confiture de papaille et une douce voix qui me dit :

« Bien dormi ? »

Elle est là, tout près de moi ;

« Comme un ange, merci, que fais-tu dans le coin ? »

« J'ai deux patients à voir, Angélique, ta voisine et Madame Fontana tout près de la rivière »

« Veux-tu prendre un café ? »

« Non c'est gentil, merci, pas de changement pour ce soir ? »

« Non, non, comme convenu, rendez vous dix huit heures, j'y serai, pas de problème », voilà que j'utilisais une de ses expressions.

« Ok, donc à ce soir »

« Ok pas d... à ce soir »

Même en tenue de travail, elle est d'une grande classe ; et ce refrain de Delpech qui s'installe dans ma tête :

« Je l'attendais, je l'attendais

Oh, comme je l'attendais

C'est elle, exactement

C'est elle que j'attendais

Une fille comme elle, c'est ça que j'attendais »

Fallait se mettre à l'ouvrage donc après son départ, j'allume mon portable, stoppe la clim dans la salle, appareil qui pour moi est le plus radical pour chasser les moustiques. J'allume le ventilateur, pourquoi ?, très bonne question, parce que son ronflement me donne l'inspiration, c'est bête mais c'est comme ça.

Ecrire une histoire d'amour, on le fait si souvent que ça peut sembler banal et pourtant, je séchais ; les seules paroles qui me viennent me ramènent au présent :

Quelque chose qui dirait :

« Cette femme m'ensorcèle et me rend fou de joie

Je ne pense qu'à toi, oh douce Mélodie

Au réveil du matin, je n'entend que ta voix

Reviens moi mon amour, rends moi mon paradis »

Non, s'il te plait, pas ça, on tombe dans le déjà fait, manque d'originalité, un texte trop simpliste, c'est ce que je reproche à certain parolier, il me faut faire mieux que ça, mais, c'est très mal parti. Je vais rendre copie blanche, et puis ma fois, tant pis ; il y a des jours avec, et il y a des jours sans. Une matinée qui passe a une vitesse grand V ; moi, je n'ai qu'une hâte, l'avoir tout près de moi ; pouvoir la regarder, la sentir, lui parler ; j'appréhende quand même ce moment fatidique ou je vais franchir le pas ; oui, ce premier baiser ; celui qui est sensé, faire démarrer l'histoire, qui vient au bon moment dans tous les films d'amour, mais qui suscite pourtant tant de questionnement : est-ce le bon moment ? attention au rateau ? est-elle prête pour ça ?

Ces dizaines de questions qu'on se pose et qui restent sans réponse.

Quand dix sept heures sonne, je suis prêt, parfumé dans mon pantalon blanc, chemise d'été légère, une petite chaîne discrete avec un médaillon : l'archange Gabriel, un cadeau de mon frère ; je suis rasé de près, du visage à la tête ; un œil dans le miroir.

Tout va bien, pas de pro... on peut y aller. Capesterre n'est pas loin, une demi heure, à peine ; arrivé dans les lieux, la rue, je connaissais, par contre le 69 un peu moins, je l'admet(je vous vois rigoler, ne prenez pas à la lettre les bêtises que je dis) ; les maisons par ici sont mal numérotées ; tiens une petite dame qui sort sa poubelle :

« Eskizé mwen madanm, an pèd chimen an mwen, niméro 69, sa ka diw on biten ? (Excusez moi, madame, j'ai perdu mon chemin, numéro 69, ça vous dit quelque chose ?) »

« On ti madanm chabin, on bèl ti infirmière », (une petite chabine, une belle petite infirmière) me répondit la dame avec ce bel accent ;

« Ou pa lwen »(tu n'es pas loin) ; et d'un signe de la main :

« koté pyé mango la, i ka lwé kaz à man Jack Léopold, yo dwet pati an France, on ti madanm chabin, y ma fwa bien janti »(c'est tout près du manguier, elle loue la maison de madame Léopold qui est partie en France, une gentille petite dame).

Elle parle de Mélodie, oui, bien évidemment ; les gens, je vous assure, sont comme ça au pays, vous demandez un nom, vous pouvez obtenir l'ensemble du pédigré et en prime quelque fois quelques histoires cocasses sur le dit personnage. Donc, je ne suis pas très loin ; jolie petite maison, antillaise de surcroit, tout en bois, grande terrasse vue sur mer, protection moustiquaire, très important ici, le coin est sympathique ; et puis sa silhouette, à travers la persienne ; je me répète peut-être, mais que je la trouve belle. Je frappe deux petits coups, je la vois arriver ;

« Ça va, tu n'as pas eu trop de mal à trouver ? »

« Aucune difficulté ; tu n'es peut être pas prête ? j'arrive plus tôt que prévu »

« Entre, changement de programme, j'ai concocté un petit truc que je vais tester sur toi ; non, je blague, ce n'est pas vrai, je l'ai déjà testé, le cobaye est vivant, donc, on peut y aller ; Je suis dans la cuisine, j'ai bientôt terminé, tiens installe toi, je vais te servir un verre, je finis ce truc là, ensuite je suis à toi ».

Je suis à toi, j'aime ça, ai-je pensé sans le dire.

Très belle cuisine vraiment, très vaste, très fonctionnelle, de beaux plans de travail pour jouer du couteau et de nombreux placards, ça c'est indispensable.

« C'est très joli chez toi »,

« Ça te plait, tu aimes bien » ?

« On s'y sent bien, c'est vrai, tu es bien installée » ;

« Je la loue pour deux ans, des amis de mon père, j'ai eu beaucoup de chance, elle est bien située »

« Et qu'as-tu donc prévu, après la Guadeloupe ? »

« Je ne sais pas encore, peut être le Sénégal, je peux aussi prolonger mon séjour ici ; pour le moment, je n'y pense pas vraiment, je profite de cette chance qu'on a de vivre ici. Veux-tu que je te serve un punch ? maracuja, ou quelque chose d'autre, tu me dis ce que tu veux »

Mon regard s'est fixé sur des petits pâtés posés sur un plateau ; ces fameux petits pâtés avec de la viande dedans. Je pense à ma belle-mère, ou plutôt ex belle-mère, elle avait le secret de ces petits pâtés, une spécialité de l'île de la Martinique ; cette fille est une perle. J'allais lui dire ok, quand elle ajoute soudain en montrant la bouteille :

« Ce punch maracudja, cadeau de la voisine, on le goûte si tu veux ? »

« Ça me va, j'adore ça »

Elle s'essuie les mains avec délicatesse, sort deux verres de punch et sert ce breuvage ; ses gestes sont simples, sans calcul, sans recherche. Sur le fourneau mijote dans un grand « canari » quelque chose qui soudain, me met l'eau à la bouche, quelque chose que j'adore, qu'on ne mange pas souvent, les fameux crabes de terre.

« Du matété de crabes ? » ai-je laissé échapper.

« Aimes-tu ça, rassure moi ? j'ai pris un certain risque, si tu aimes, tant mieux, sinon j'aurai tout faux, mais je vais te trouver, autre chose à manger »

« C'est un régal, ce plat ; et toi un cordon bleu, si j'en juge à l'odeur. »

« Il faut d'abord goûter »

Elle pose sur le bar le plat de petits pâtés ;

« Terminé, la cuisine, veux-tu qu'on déménage ? on va sur la terrasse, il y fait bien plus doux, et on s'isolera des odeurs de cuisine »

« les odeurs de cuisine sont l'âme de la maison », lui ai-je répondu,

« Mais, tant pis, je te suis, je prends les petits pâtés, je te laisse les verres ».

Pour atteindre la terrasse, on traverse la salle, par où je suis entré ; c'est une grande pièce qui fait aussi salon ; une pièce sympathique, des meubles en bois pays, deux grands fauteuils en cuir avec des petits coussins recouverts de madras ; ce qui me fait craquer, c'est cette belle terrasse : quatre magnifiques fauteuils en bambou coloré, une petite table basse en bambou également, dans un coin de la pièce, un grand hamac pour deux et dans l'angle opposé un truc suspendu en tissus et coussins capable de recevoir une personne assise avec les pieds au sol ; on pourrait appeler ça, un fauteuil suspendu, ou quelque chose comme ça ; un plancher bien ciré, en teck probablement et trois panneaux amovibles en tissus moutiquaire clôturent tout l'ensemble ; une petite lampe, posée à même le sol, éclaire juste assez ce doux cocon d'amour.

« Très belle terrasse Lodie, sympa cet agencement »

« Assieds-toi », me dit-elle.

Je me laisse glisser dans un des quatre fauteuils ; le moelleux du coussin me fait du bien aux fesses. Elle attrape un coussin et s'installe par terre puis me dit d'une voix douce : « On trinque à notre rencontre ? »

« Ok » je lui réponds, fixant ses yeux noisette soigneusement maquillés,

« Ok, a notre rencontre », faisant tinter les verres.

Je sens une douce braise envahir mon corps ; c'est, peut être le punch ou une pulsion d'amour, ou les deux à la fois, mais qu'importe, je suis bien.

« Ces petits pâtés sont délicieux »

« Merci, j'en fais de temps en temps, c'est bon et pas trop gras »

« Où trouves-tu l'énergie d'entreprendre tout cela en plus de ton boulot ? »

« J'adore faire à manger ; reprends des petits pâtés, je te ressers à boire ? », me dit-elle en attrapant mon verre.

« Après, on passe à table »

Mon corps a frissonné au contact de sa main ;

« Oui, je veux bien, mais faut pas que j'abuse, je dois reprendre la route, les contrôles sont fréquents ».

Je ne souhaite pas ce soir qu'elle m'invite à rester ; je veux qu'elle me résiste.

« Un fond de verre », ai-je dit, sortant de ma réflexion.

« Un fond pour moi aussi, j'ai peur d'être pompette ».

On dine en tête à tête dans cette grande cuisine.

« un délice, ce repas, tu mérites trois étoiles, pourtant c'est compliqué à faire, le mataté »

« Ça prend un peu de temps », me dit-elle tranquillement,

« mais rien de bien sorcier, rien de bien compliqué, on a la chance ici d'avoir les ingrédients, et puis quand on aime ça, on ne l'explique pas »

Et moi, j'ai poursuivi :

« Dommage que l'on en mange qu'en cette période de pâques ; c'est vraiment délicieux, tu cuisines comme un chef ».

A la fin du dîner, on rejoint la terrasse. Souhaitant mieux la connaître, je l'inonde de questions :

« Tu vis seule ici, dans cette grande maison ? »

D'un air désolé elle me dit :

« C'est vrai, tu as raison, c'est grand pour une personne, mais j'y suis tellement bien que j'oublie que c'est trop grand, sauf quand je fais le ménage ».

« As-tu un petit ami, ici, ou en métropole ou un mari peut être ? Je ne sais pas grand-chose de toi, finalement ».

Elle recentre ses fesses sur le petit coussin ; ces petites rougeurs aux joues sur cette peau nacrée, comme tout ça est craquant !

Elle croise ses deux mains autour de ses genoux et me dit :

« J'ai eu une aventure, depuis mon arrivée, mais ça n'a pas duré, on est resté ami, il passe de temps en temps ; depuis, le calme plat, je suis un peu sauvage comme t'as

pu remarqué, j'ai un grand fils, Nathan, il a eu vingt six ans et un petit fils Ewen qui va avoir quatre ans »

Elle me fixa soudain et me dit, amusée :

« Et en ce moment même, tu dois te demander, mais quel âge a-telle donc ? »

C'était tout à fait ça, j'essayais de deviner ; et sans me laisser le temps de poursuivre mes calculs :

« Je l'ai eu à vingt ans ; j'ai eu quarante six ans, c'était le mois dernier ; Une petite vieille de 46 ans », avait-elle ajouté.

Je revoyais le corps de la petite vieille, cette ligne parfaite, ces « popotins » bien ferme et ces seins !! Une petite vieille comme ça, je veux bien, je suis preneur.

« Tu n'as rien d'une vieille » lui ai-je répondu,

« Et en toute franchise, je t'aurais cru plus jeune, la quarantaine, sans doute, mais pas quarante six ans ».

« Merci, c'est très gentil ».

« Donc, tu as un grand fils et forcément un mari ? »

Pourquoi, ce forcément, c'est complètement idiot, ai-je pensé, tardivement ;

« Non, ça n'a pas duré, quatre années tout au plus, Nathan, j'ai du l'élever toute seule, comme j'ai pu, essayant de lui donner les valeurs que l'on croit bonnes, ce qui n'est pas facile, cependant, j'en suis fière, il est bien dans sa peau. Il a eu dernièrement son diplôme d'ingénieur ; il a rejoint Rosa, une sœur de ma mère dans la région de bordeaux ; monsieur adore le vin, les vignobles, les vendanges ; il partait quelque fois en vacances chez cette tante et passait ces journées à aïrer dans les vignes ; je crois qu'il tient ça d'elle, c'est une sorte de passion ; cette tante Rosa, qui n'a pas hésité à se saigner à blanc pour faire l'acquisition de ce vignoble bordelais ».

« Si c'est-ce qui lui plait c'est une bonne chose, je trouve », lui ai-je répondu,

« Les enfants, on le sait, on peut les conseiller, on tente quelque fois même de les influencer, mais en dernier ressort, ce sont eux qui décident », ai-je ajouté ensuite.

« Bon, assez parlé de moi, et toi, marié, petite amie, des enfants ? »

Et d'un trait, je lui réponds :

« Marié, divorcé, trois enfants dont deux filles, Marjorie et Mélanie et aussi un garçon qui s'appelle Mickaël ; de nombreuses aventures, une vie bien mouvementée, plus calme, depuis peu, pas de petite amie ».

En prononçant cette phrase, je prends mon petit coussin, et je m'assois près d'elle. Elle tourne lentement la tête et nos lèvres se rapprochent ; je ne vois plus ses yeux, mais ses lèvres gourmandes, des lèvres bien dessinées ; un léger frémissement, elles s'ouvrent légèrement, puis les quatre s'entremêlent dans un baiser fougueux ; je prends entre mes mains sa crinière dorée, je lui palpe les joues avec délicatesse ; des baisers sur les joues, sur le front sur le nez, je m'attarde sur les lèvres que je suce, que je mange ; dans cette position, ses mains palpent mes hanches, c'est doux, c'est chaud, c'est bon ; et je l'embrasse encore et encore, et encore ; elle a un goût de miel ou de maracuja, peu importe ; elle semble si fragile dans cette tenue légère, entre mes bras blottie, assise sur ce coussin ; car elle s'est réfugiée, tout au creux de mes bras, sa tête sur ma poitrine ; dans cette position, nos jambes s'entremêlent et ça devient très chaud.

Elle a les yeux qui brillent, l'alcool ou le baiser, peu importe, elle est belle, mais il faut se calmer, je ne veux pas qu'elle cède. Avec les années, on résonne autrement, on devient exigeant, bref on devient plus con. A vingt ans, on s'en fiche, on ne se pose pas de question, on se fout des principes, deux personnes consentantes, pourquoi attendre demain, il n'y a pas de temps à perdre, et on passe à l'action ; et paradoxalement, quand on a moins de temps, on souhaite prendre son temps, la nature est bizarre.

« Tu es belle », lui ai-je dit pour la première fois.

Je fus récompensé du sourire le plus beau de toute la soirée ;

« Il se fait tard tu sais, et demain tu travailles, je vais prendre la route ».

Et toujours cette angoisse ; faut pas qu'elle me retienne ; on se lève en même temps en se tenant les mains ;

« Est-ce qu'on se voit demain ? », lui ai-je demandé ;

« Ok, si tu le souhaites »

« Je t'enlève à dix huit heures ».

« Et où m'emmènes tu ? »

« Disons que c'est une surprise », lui dis-je en souriant ;

je lui prends la main avec délicatesse, nous traversons la salle jusqu'à la porte d'entrée, et nous voilà dehors ;

« Fais de doux rêves mon ange », lui ai-je dit en partant ;

« Et encore mille merci pour cette charmante soirée, à demain 18 heures »,

comme pour pas qu'elle oublie ; et je l'entends me dire :

« Sois prudent, à demain »

« Pas de problème, ça va le faire », lui ai-je répondu.

Me voilà, partagé entre deux sentiments : je regrette le fait qu'elle ne m'ait pas gardé, mais, d'un autre côté, je suis aussi comblé, qu'elle ait pu résister ; c'est tout con, je l'admet, il m'arrive quelquefois de ne pas savoir ce que je veux.

Le retour est rapide, la traversée se fait sur un air de gwo ka :

Pran pannyé la, kui pwa la

Kui pwa la pou nou alé, etc....

Ce qui veut dire texto :

Prend le panier, cueille les pois

Cueille les pois pour qu'on s'en aille.

Cette chanson que j'ai maintes fois écoutée, prend en ce moment, une toute autre dimension ; ce gars, ce philosophe, en deux phrases toute simples, nous met sur le chemin, nous trace le parcours. Prends ton panier, cueille les pois, cueille les pois et fais ton chemin ; évite de perdre ton temps ; avance, la vie est courte ; je reste persuadé que l'auteur a voulu y mettre cette profondeur. De Ronssard l'avait dit, mais d'une toute autre manière : « cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie, n'attendez à demain » ; quatre siècles les séparent, et pourtant !

Pourquoi n'avais-je pas fait le forçage pour rester ? elle semblait toute offerte et j'en mourais d'envie, et si je mourais cette nuit ? Pourtant, j'étais heureux ; cette nuit étoilée m'arrache de mes songes, le ciel est scintillant ; j'ai toujours rêvé, de dormir au clair de lune, sans tente, sans accessoire, s'endormir en regardant le ciel, en suivant les étoiles du regard.

